

Une synthèse des recherches sur la sexualité

Anne Laporte

Réseau National de Santé Publique (Saint-Maurice)

Sexualité et sida

Coordonné par
Bajos N.,
Bozon M.,
Giami A.,
Doré V.,
Souteyrand Y.
Recherches en
Science
sociales -
ANRS 1995

L'ANRS vient de publier un ouvrage sur les recherches menées en France sur la sexualité dans le contexte du sida. Cet ouvrage représente les actes d'un colloque intitulé «sexualité et sida» qui s'est tenu en 1994. L'objectif de ce colloque était la synthèse critique de toutes les recherches menées en France sur la sexualité, en confrontant les résultats de l'enquête sur les comportements sexuels en France (ACSF) aux autres recherches menées, de façon à définir les perspectives futures de recherche dans ce domaine.

On peut rendre hommage au département des sciences sociales de l'ANRS d'avoir permis le développement en France de recherches sur la sexualité, champ resté assez «vierge» jusqu'à sa création en 1989. Il faut cependant mentionner le rôle pionnier de Michaël Pollak qui a, dès 1985, lancé un programme de recherche sur «les homosexuels masculins face au sida»,

ainsi que les premières enquêtes sur «connaissances, attitudes, comportements face au risque et à la prévention», réalisées dès 1987.

→ L'intérêt de cet ouvrage réside dans la restitution non seulement des synthèses critiques réalisées par des chercheurs impliqués dans la recherche en sciences sociales sur le sida, mais aussi des débats résultants, animés par un chercheur n'appartenant pas au champ du sida, et des résumés de toutes les recherches discutées. La richesse de cet ensemble de travaux tient à la grande variété des thèmes de recherche et des populations étudiées ainsi qu'à la diversité disciplinaire des chercheurs engagés dans ces études.

L'ouvrage est organisé en cinq parties. Les quatre premières correspondent aux synthèses critiques réalisées par des chercheurs selon les 4 thématiques suivantes : des partenaires et des pratiques ; les normes et les représentations de la sexualité ; les relations, les interactions et les réseaux ; l'adaptation au risque de transmission sexuelle. Chacune de ces parties est suivie d'un débat entre chercheurs, très éclairant sur les enjeux des recherches. Il est recommandé de commencer par la lecture des résumés des recherches pour comprendre les synthèses critiques et apprécier les débats.

→ Dans la première partie, intitulée «des partenaires et des pratiques», Alain Giami fait une synthèse sur le thème du partenariat sexuel dans les enquêtes. Il souligne d'entrée un point important, le renouvellement des problématiques et méthodes de recherche sur la sexualité, du fait de l'étude de la sexualité dans le contexte du sida. Par exemple, l'étude des interactions qui se déroulent entre les partenaires ou l'analyse des pratiques sexuelles selon le type de partenaire sont autant de nouveautés dans l'analyse des comportements sexuels. La comparaison du rapport Simon (1970) et de l'enquête ACSF (1993) -notamment dans la formulation et le nombre de questions sur les partenaires- témoigne de l'évolution des représentations des relations entre partenaires. Les études qualitatives ont développé plus en détail l'analyse des représentations de la sexualité et des partenaires, et articulé celles-ci avec les critères de sélection des partenaires (stratégie de prévention la plus fréquente quelles que soient les populations). On observe que les critères de sélection ne sont pas toujours déterminés par rapport à une rationalité visant la prévention du VIH, mais peuvent relever d'autres logiques -sexuelle, affective ou sociale. Cependant, cette sélection, perçue à première vue comme une stratégie de prévention, permet, selon A. Giami, de comprendre comment la préoccupation du sida s'intègre dans les stratégies relationnelles des individus, et inversement comment les relations entre partenaires se réorganisent dans le contexte du sida.

Dans ce même chapitre, Michel Bozon se place en amont et pose le

problème d'«observer l'inobservable». Si, grâce au sida, la sexualité est «re-devenue» un problème social et un champ légitime de recherche en sciences sociales, les résistances à parler de l'activité sexuelle sont importantes dans le public comme chez les chercheurs. M. Bozon insiste sur le fait qu'il est important d'établir la réalité des pratiques pour pouvoir analyser leurs significations chez les sujets. De nouvelles procédures d'objectivation de l'activité sexuelle restent à inventer si l'on cherche une approche non réductrice de la sexualité. Si les pratiques ne sont pas décrites de façon raisonnée, les chercheurs auront tendance à prêter aux acteurs leurs propres fantasmes sur la sexualité des autres. M. Bozon donne l'exemple de la sodomie, pratique sexuelle associée à l'homosexualité (alors que ce n'est pas la pratique dominante des rapports entre hommes) qui entraîne Kinsey à ne pas se poser de questions sur l'existence de rapports anaux chez les hétérosexuels.

→ Dans le chapitre sur les «normes et représentations de la sexualité», Geneviève Paicheler essaie de mettre en perspective les recherches menées par l'ANRS partant des contextes sociaux d'expression de la sexualité. Elle définit les représentations sociales comme des filtres cognitifs et des prédispositions à l'action dans des contextes sociaux déterminés. Les normes qui structurent les conduites sexuelles sont orientées autour de deux axes fondamentaux : l'ordre naturel, qui ne peut être enfreint et ressort du pur et de l'impur, du licite et de l'illicite et du tabou ; et l'ordre social, qui définit une façon de se comporter et de penser dans un groupe de référence. Les normes sont des codes intégrés individuellement, permettant la réalisation du contrôle social. G. Paicheler souligne le paradoxe suivant, observé dans les études : les pratiques sexuelles sont caractérisées par le flou des références et des normes (l'homosexualité n'est plus considérée comme une transgression appelant une sanction) alors que le champ sexuel est soumis à de fortes déterminations à type de prescriptions/proscriptions comme permis/interdit, masculin/féminin, actif/passif, dominant/dominé, etc. Les normes et représentations de la sexualité sont aussi organisées dans le temps (celui du cycle de vie, marqué par des ruptures de la vie de couple et des recompositions) et dans l'espace (espace de la sexualité licite, officiel, et espace de la sexualité illicite, secondaire, entraînant des comportements différents pour le même individu). La place des sentiments dans les représentations de la sexualité est aussi posée dans différentes études. G. Paicheler conclut sur un élément retrouvé dans les différentes études analysées, qui est l'importance de la dimension individualiste et de la place de la sexualité dans l'identité de soi en tant que personne autonome.

La dimension anthropologique est abordée par Maurice Godelier dans ce chapitre. Son propos est de bien faire comprendre qu'une politique de

prévention ne peut avoir de chance de réussir si l'on ignore les dimensions imaginaires et les enjeux réels des pratiques sexuelles. Pour lui, la comparaison entre cultures permet de conclure que la sexualité est, dans toutes les sociétés, mise au service du fonctionnement de multiples réalités - économiques, politiques- qui n'ont rien à voir directement avec le sexe et les sexes. Dans l'étude des Baruya de Nouvelle-Guinée, il a montré que les hommes ne s'efforcent pas de reproduire leur espèce biologique, mais bien leur groupe social, pour transmettre leurs rapports économiques, politiques et affectifs à d'autres générations. Finalement, la société doit faire du social avec du sexuel, et la sexualité est, selon M. Godelier, le lieu privilégié du corps où se soudent la logique des individus et celle de la société, ou s'incorporent des idées, des images, des symboles, des désirs et des intérêts opposés.

→ Dans le chapitre sur «relations, interactions, réseaux», Marcel Calvez, toujours dans la perspective de comparer les différentes approches de la sexualité dans les recherches en sciences sociales sur le sida, s'intéresse à la construction d'un objet de connaissance dans un cadre de demande institutionnelle. Les chercheurs devront opérer un «déplacement» de la sexualité comme objet social vers un objet sociologique. Il analyse ce déplacement à partir de deux notions sociologiques de l'action des individus : l'interaction et les réseaux.

Les approches en termes d'interaction considèrent les acteurs dans leurs rôles et leurs positions sociales. L'étude de B. Bastard et L. Cardia-Vonèche, sur «les choix et comportements affectifs et sexuels face au sida», est un bel exemple de déplacement significatif de perspective. En effet, au lieu de considérer la relation sexuelle exclusivement en termes de prise de risque ou de transgression de normes définies dans une optique médicale, ils cherchent à caractériser les manières d'être affectives et sexuelles et les manières d'être en couple. Les résultats de leur travail montrent que ce qui apparaît déterminant «ce n'est pas la préservation de la santé, mais la reconnaissance mutuelle que se procurent les partenaires au plan affectif». Les résultats de la recherche n'ont pas confirmé l'hypothèse empirique attendue. M. Calvez conclut qu'il est fondamental de se défaire de «l'emprise que la logique de prévention continue d'exercer sur la formulation d'une problématique».

Deux autres types de travaux sont cités dans ce cadre, les études sur la prostitution et celles de Marie-Ange Schiltz sur les homosexuels masculins.

L'approche de la sexualité en termes de réseaux permet de mieux appréhender certaines caractéristiques de la réalité sociale dans laquelle se

forment les conduites sexuelles, et en fonction des normes qui y prévalent d'identifier les possibilités d'exposition au risque à l'intérieur comme à l'extérieur du réseau. Les travaux de Coppel et coll. sur la gestion des risques de contamination chez des toxicomanes se situent dans ce cadre. Par ailleurs, une approche partant de l'individu, par le réseau de confiance, a été développée par Ferrand et Monnier à partir des données de l'ACSF. L'intérêt de ces approches est de sortir de l'impasse consistant à ne prendre que l'individu comme cible de la prévention, comme le souligne M. Calvez. Elles permettent d'identifier des ressources collectives, des modalités de circulation de l'information, d'adoption d'un conformisme social qui sont autant de connaissances utiles à l'activité de prévention.

Dans ce même chapitre, François de Singly met l'accent sur le fait que la sexualité n'est pas une activité autonome et que beaucoup d'individus ne séparent pas la vie sexuelle des autres dimensions de leur existence. Il est ainsi amené à critiquer le déséquilibre entre l'amour physique et sentimental dans la construction sociologique et statistique des enquêtes, et en particulier dans l'ACSF, qui privilégie, selon lui, l'activité physique de la sexualité. Il aborde aussi la question de la transaction en amour, dans le cadre de la prostitution mais aussi dans celui de l'amour «sentimental». Dans ce dernier cas, l'étude des enjeux de la pratique sexuelle, de son sens, a à peine débuté. Qu'est ce qui s'échange dans la transaction sexuelle ? Ni la perspective de l'utilitarisme (plus proche du masculin), ni celle du don (plus proche du féminin) ne permettent séparément de rendre compte des conduites sexuelles pour les deux sexes. Or, pour F. de Singly, toute démarche de prévention sera difficile tant que la compréhension des relations sexuelles sera incomplète.

→ Le quatrième chapitre est dédié «à l'adaptation au risque de transmission sexuelle». Nathalie Bajos et Dominique Ludwig font une revue des différentes approches du risque dans les enquêtes. Elles privilégient une classification des approches en deux types : les approches «objectivistes», dont le but est d'identifier les logiques d'ordre sociologique ou psychologique qui amènent les individus à s'exposer au risque (qui est prédéfini par l'épidémiologie) ; les approches «constructivistes», dont le but est d'identifier les logiques qui amènent les individus à construire le risque comme une éventualité les concernant. Elles discutent ensuite les apports et les limites des deux approches. Les approches «objectivistes», qui simplifient le plus souvent la réalité (en privilégiant le préservatif par rapport aux autres stratégies), sont inaptes à mettre en évidence la diversité intra-individuelle et inter-individuelle des modes d'adaptation au risque. Les approches «constructivistes» rendent compte de la diversité intra-individuelle des modes d'adaptation au risque, en montrant qu'ils

s'inscrivent dans les trajectoires sociales et les logiques affectives des individus. Selon les auteurs, elle ne prennent pas assez en compte deux points importants par rapport à la construction individuelle du risque : la biographie sexuelle et l'élaboration par l'individu d'une hiérarchie des risques (sida par rapport à d'autres risques). Il ne s'agit pas d'opposer ces deux approches, mais d'apprécier leur spécificité et leur complémentarité. Les auteurs discutent ensuite la nécessité de développer l'étude (théorique et dans les faits) des caractéristiques de l'interaction sexuelle dans laquelle les individus sont engagés. Elles concluent que les études sur les modes d'adaptation au risque ne tiennent pas assez compte de la sexualité des individus, qui est aussi absente des discours de prévention. Et, de façon générale, elles attirent l'attention sur un résultat important de ces études : les modifications de comportement sont d'autant moins probables que les individus cumulent des marginalités sociales, économiques, sexuelles et affectives. - Anne Laporte